

Elles revenaient, sous ce chef intrépide, attaquer les ennemis et sauver Québec, lorsqu'elles apprirent que le gouverneur, M. de Ramsay, avait livré la ville aux Anglais. La reddition de cette place achevait définitivement la perte de la colonie.

Cependant, pour les Canadiens, la partie n'était pas finie; ils voulaient encore tenter le sort des armes et venger leur première défaite.

Le printemps suivant, 28 avril 1760, on les vit, sur les mêmes plaines d'Abraham, prendre une éclatante revanche et laver glorieusement la tache que la perte de la première bataille d'Abraham avait imprimée sur leurs armes si longtemps victorieuses.

La lutte la plus acharnée eut lieu au moulin de Dumont, où s'élève aujourd'hui un magnifique monument élevé au courage des braves qui périrent dans ce jour mémorable.

« Le général Murray, dit Garneau, sentit l'importance de s'emparer du moulin de Dumont, qui couvrait l'issue par laquelle les Français débouchaient sur le champ de bataille, et il le fit attaquer par des forces supérieures. Il espérait qu'en écrasant les cinq compagnies de grenadiers qui le défendaient, il pourrait tomber ensuite au milieu des soldats en marche, les rejeter loin du champ de bataille et couper l'aile droite, engagée sur le chemin de Saint-Louis.

« Lévis, pour prévenir son dessein, fit retirer sa droite à l'entrée du bois qui était derrière elle, et abandonner le moulin de Dumont par les grenadiers, qui se replièrent afin d'abréger la distance aux brigades qui arrivaient. C'est dans ce moment que Bourlamarque fut grièvement blessé par un coup de canon, qui tua son cheval sous lui. Ses soldats, restés sans recevoir d'ordre, voyant les grenadiers engagés dans un combat furieux et inégal, prirent d'eux-mêmes le parti d'aller les soutenir, et se mirent en ligne au moment où l'ennemi portait sur ce point une grande partie de ses forces et presque toute son artillerie; les canons et les obusiers, chargés à boulet et à mitraille, labouraient l'espace qu'occupait cette aile, qui s'ébranla sous le feu le plus meurtrier. Les grenadiers s'élançèrent au pas de charge, reprirent le moulin après une lutte opiniâtre et s'y maintinrent. Ces braves soldats, commandés par le capitaine d'Aigubelles, périrent presque tous dans cette journée.....

« Le combat devint non moins violent à la droite qu'à la gauche. Toutes les troupes étaient arrivées sur le champ de bataille, et le feu était des plus vifs des deux côtés. On voyait les miliciens se coucher à terre pour charger leurs armes, se relever après

« les décharges de l'artillerie, et se précipiter en avant pour fusiller les canonnières sur leurs pièces.....

« Deux mille cinq cents hommes environ avaient été atteints par le feu dans un espace comparativement resserré. L'eau et la neige, qui couvraient encore le sol par endroits, étaient rougies de sang, que la terre gelée ne pouvait boire, et ces malheureux nageaient dans des mers livides, où l'on s'enfonçait jusqu'à mi-jambe.»

Cette victoire fut néanmoins inutile, car de grands renforts arrivaient aux Anglais, tandis que la France, ne pensant pour ainsi dire plus au Canada, le laissait à ses propres forces.

L'armée, après avoir essayé de faire le siège de Québec, dut retrairet jusqu'à Montréal, suivie par la flotte de Murray. Dans le même temps le général Amherst venant par terre, repoussait devant lui les quelques braves qui, en dépit de tout, essayaient de l'arrêter.

Entre autres le commandant Pouchot qui, avec deux cents hommes, arrêta, pendant douze jours, au fort de Lévis, une armée de onze mille soldats, et ne se rendit qu'après avoir perdu tous ses officiers et le tiers de ses troupes.

Les deux généraux étant réunis à Montréal, les vaillants défenseurs du Canada furent forcés de capituler et de livrer à l'Angleterre ce sol arrosé du plus pur sang de la France, et dont chaque pied avait été témoin de quelques faits glorieux.

Ainsi tomba,—abandonné par un roi s'occupant plus de ses maîtresses que de ses colonies, et qui s'attirant le mépris de la France, préparait à son successeur la formidable chute de 93, où l'infortuné Louis XVI paya de sa vie les fautes de sa race,—ainsi tomba, au pouvoir des Anglais, écrasé par le nombre, mourant de faim, ce peuple qui, au milieu de guerres continuelles et terribles, était parvenu à former le noyau d'une race qui, un siècle plus tard, devait atteindre près de deux millions d'âmes; d'une race que pour punir d'une noble et héroïque défense, on va traiter d'une manière tyrannique et infâme, à qui on voudra ôter ce qu'elle a de plus cher, sa religion, sa langue, son nom français, ses lois, objets chéris pour lesquels elle avait combattu et se sentait prête à recommencer la lutte. On verra cependant que les vainqueurs n'ont pas réussi. Car le Canadien porte sur son front le noble signe du chrétien et du catholique, et, fier de ce titre qui l'illumine plus qu'un brillant diadème, il va marcher hardiment dans la voie que lui a tracée la Providence, fort contre la haine et contre la tyrannie.

(A continuer.)